





# DARK FAÏZ

Plus rien ne sera jamais comme avant



# **DARK FAÏZ**

Plus rien ne sera jamais comme avant

**SANDRA KISS**

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Sandra Leclerc – France Loiret- Tous droits réservés - Copyright © 2022

Dépôt légal : Juillet 2022

Achevé d'imprimer en France

ISBN : 9791035973957

Prix : 14,99 euros

Pour ma petite sœur, Johana, qui a fait que chaque jour de mon enfance ressemble à une immense cour de récréation.



## FAÏZ

À l'aube de ce mardi matin, le moteur du fourgon ronronnait au feu rouge du carrefour de Arroz, non loin de Sacramento. À l'avant de cette ambulance se trouvaient Faïz et l'inspecteur Barthey, tous deux bien silencieux.

— Tu ne devrais pas être là, finit par lâcher doucement Karl à son interlocuteur.

Faïz fit mine de ne pas relever. En effet, il ne voulait pas rentrer dans le sujet. C'était encore trop présent pour lui comme si tout était arrivé la veille. La plaie dans sa poitrine saignait chaque fois que son prénom était cité tout haut.

— Ta présence à l'enterrement..., c'est... Tu sais bien..., c'est important pour tes proches, osa timidement l'inspecteur.

Le soupir de Faïz suffit à faire comprendre à l'homme de ne rien ajouter de plus. Karl s'inquiétait désormais pour le jeune homme. En une semaine, Faïz n'était plus ce qu'il était. Sa façon de parler, le ton de sa voix, jusqu'à son regard, reflétait un puits sans fond de souffrances et de colères, incomparable à ce que Barthey avait pu voir jusqu'ici durant toute sa carrière.

— Pourrait-on s'arrêter une minute ? J'ai une envie qui ne peut plus attendre.

Le poing de Faïz, posé sur ses genoux, se serra instinctivement en entendant le son cette voix. Sa mâchoire se contracta sous l'effet de la rage qu'il ressentit à cet instant précis.

— Toi, la ferme ! explosa Barthey à l'attention de Remy Ogres, assis dans la cabine, derrière eux.

Ce dernier, immobile, était menotté des pieds à la tête, dans une camisole de force. Son physique de bûcheron, de taille moyenne, ne lui donnait guère un aspect dangereux. Pourtant, sous cette allure brute de décoffrage, cet homme approchant la trentaine, se délectait et se nourrissait de l'atmosphère qui se dégageait à l'intérieur du fourgon. L'inspecteur devait conduire le complice du meurtrier de Victoria Matthew dans les locaux du FBI, à Los Angeles. Faïz avait insisté quelques jours plus tôt pour l'accompagner afin de s'assurer qu'Ogres arriverait sans encombre à destination pour son interrogatoire. L'inspecteur avait longuement hésité, le fait que Faïz manque l'enterrement de sa sœur ne lui disait rien de bon. Il avait finalement cédé sous la pression du jeune homme, faisant taire ses inquiétudes en espérant que tout se passe au mieux durant cette journée. La route continuait de défiler à toute allure quand soudain, un appel du central vint interrompre les pensées de Karl.

— Barthey, j'écoute.

— Les deux fourgons blindés sont bien arrivés chez nous ainsi que les cinq voitures de police qui étaient parties juste avant vous de la prison de Pélican Bay, indiqua une voix féminine.

— Parfait, ici tout est calme. Il n'y a rien à déclarer.

— Très bien, appelez si jamais vous rencontrez un souci, nous enverrons aussitôt une patrouille.

Tout se déroulait sans problème. Les véhicules qui servaient de leurre n'avaient pas subi d'assauts. Personne n'était venu aider Ogres à s'évader dans la nature. Le gros

dispositif mis en place par les autorités avait suffi à dissuader ceux qui y auraient pensé. La route qu'empruntait Karl dans les terres était vide, le trafic quasi inexistant. Le soleil se levait sur la Californie encore endormie.

— Foutue voiture, s'agaça Barthey quand il vit une silhouette au bord de la route en train d'essayer de changer un pneu apparemment crevé d'un 4X4 mal garé.

— Arrêtez-vous ! ordonna Faïz d'une voix grave.

— Hors de question ! Nous suivons les instructions.

— J'ai dit, ARRÊTEZ-VOUS !

Le sang de l'inspecteur se glaça à cet instant. Il ralentit en jetant un regard inquiet à son interlocuteur. Les yeux noirs de celui-ci lui firent comprendre que ce qu'il redoutait le plus était en train de se dérouler. Karl aurait pu soupçonner tout le monde, mais jamais il n'aurait pensé qu'Ogres lui filerait des mains à cause de Faïz.

— Qu'es-tu en train de faire ? s'insurgea l'inspecteur.

— La justice ! Mettez-vous sur le côté.

Barthey s'arrêta juste derrière la voiture qui les attendait. Sa main se porta aussitôt sur le bouton d'alerte pour prévenir le central.

— Laisse-nous rendre la justice, je t'en supplie. Que comptes-tu faire de lui ?

— Celle des hommes serait bien trop clément. Je préfère le remettre à d'autres juges.

— Je ne peux pas te laisser faire. Je dois avertir les autorités.

La main de l'inspecteur, toujours suspendue dans le vide, prête à donner l'alerte, semblait vouloir gagner du temps.

— Vous ne le ferez pas. Je suis un des seuls à pouvoir affronter le Maestro, un des seuls à sauver le monde. Vous expliquerez qu'Ogres s'est évadé et que vous n'avez rien pu faire, je suis parti à sa recherche. Tenez-vous à cette version !

— Faïz, non. Je...

Avant que l'inspecteur n'ait pu finir sa phrase, Faïz lui asséna un coup violent derrière la nuque qui lui fit perdre conscience instantanément, puis le jeune homme fit un signe de tête à son complice pour lui indiquer que tout était sous contrôle. Ray, au bord de la route, commença alors à ranger les outils qui lui avaient servis de mise en scène et partit s'installer au volant de sa Porsche Cayenne.

— Ça y est, nous ne sommes plus que tous les deux, murmura la voix calme et rauque de Remy Ogres du fond de la cabine.

— Oui, juste toi et moi, répondit Faïz sur un ton empli de haine, sans prendre la peine de se retourner.

Puis, il ouvrit la portière du fourgon pour descendre du véhicule.

# 1

Assise dans un coin du séjour de la villa, j'observai, absente, le monde venir présenter leurs condoléances après les obsèques de Victoria, qui s'étaient déroulées en cette triste matinée. Je me remémorai l'entrée du cercueil blanc, dans la cathédrale Notre-Dame des Anges. J'imaginai Victoria, allongée dans celui-ci, qui reposait désormais en paix. À cet instant, c'était comme si une lame chaude me brûlait la gorge. La chanson « Cry me a river », de Justine Timberlake, accompagnait sa descente vers l'autel avec un chœur de Gospel qui avait été demandé pour l'événement. Elle avait tellement aimé cette chanson de son vivant que nous avions décidé, mes amis, sa famille et moi, de lui rendre hommage avec ce titre pour l'escorter dans ce dernier voyage.

— Mange un peu, Zoé, me supplia Asarys qui venait m'apporter une assiette contenant de la quiche ainsi que d'autres parts de tartes.

— Je n'ai pas faim, répondis-je dans un murmure à peine audible en fixant le vide.

— Tu dois te ressaisir, fais-le pour Vicy.

Un violent coup de poing venait de me frapper en pleine poitrine. Je pris d'une main tremblante l'assiette d'Asarys en souhaitant au fond de moi qu'elle s'en aille après ça. Malheureusement, ce ne fut pas le cas.

— Ce soir, tu pourras t'écrouler si tu veux, Zoé. Mais pas ici, pas maintenant. Cette semaine a été dure en émotions pour tout le monde. La préparation des obsèques a pris beaucoup de temps pour chacun de nous, mais tout va s'arrêter après cette journée.

La voix de mon amie disparut dans un écho lointain. Mes pensées me faisaient revivre la mise en terre. J'avais l'impression que le cercueil descendait dans un puits sans fond, réalisant à cet instant que le corps de Victoria ne serait plus jamais sur terre. Quand je revins à l'instant présent, mes yeux s'arrêtèrent sur Lily. Je ne pouvais m'empêcher de la trouver si humble, même si ses yeux s'étaient vidés de toute trace d'émotion et de gaieté. Comment pourrais-je continuer à vivre ici alors que chaque recoin de cette maison me rappelait son souvenir ?

— Zoé ? s'approcha timidement David. Bois un peu.

J'observai le verre d'eau tendu par la main de mon ami. Ils étaient tous les trois présents, bien sûr. Comment aurait-il pu en être autrement ? Asarys et Lexy s'affairaient dans la cuisine avec Madame Arlette. Avec tous ces invités, un peu d'aide n'était pas de trop. À cet instant, j'entendis David se racler la gorge, puis, il ajouta :

— As-tu une idée d'où sont passés les garçons ? Leur absence, ce matin, a étonné tout le monde..., surtout celle de Faïz.

Mes yeux se fermèrent de nouveau. C'était comme si David parlait de quelqu'un disparut depuis si longtemps et que nous ne reverrions jamais plus. À l'annonce du décès

de sa sœur, une part de lui s'en était allée avec elle. Celle qui restait n'était que colère et noirceur. Bon sang ! Où pouvait-il bien se trouver actuellement ? Plus personne ne pouvait lui adresser la parole, ni même sa mère. Il transpirait la vengeance, reclus la plupart du temps dans son loft, à broyer ses idées noires.

— Je ne sais pas David, soupirai-je.

— Fais-en sorte que lui et le groupe se réunissent au plus vite, prononça ce dernier juste assez fort pour que je l'entende.

Mon regard croisa enfin celui de mon ami pour l'interroger, il ajouta :

— J'ai commencé à travailler sur les photos prises du Callis et il y a peut-être un début de réponse. Ne nous emballons pas, ce n'est qu'un début.

— Très bien, je le contacterai dans la journée.

David allait repartir pour s'occuper des hôtes, mais il s'arrêta net :

— Pourquoi m'as-tu demandé s'il restait des places de libres sur le campus, avant hier ?

— Je ne pense pas rester ici. Lily a besoin de faire son deuil. Les Matthew doivent prendre du temps pour eux.

— Hum, je comprends.

Il hésita une seconde à me laisser seule, puis finit par tourner les talons.

Je poussai la porte de la chambre de Victoria et m'y engouffrai. Son absence était trop présente dans cette pièce. Son odeur était encore incrustée dans les draps qui n'avaient pas été changés depuis ce tragique événement. Rien n'avait été déplacé dans ce sanctuaire hors du temps.

Soudain, le bruit de la porte me tira de ma profonde mélancolie.

— Il faudrait enlever les tableaux du mur.

Lily parut soulagée de me trouver ici. Tout le monde était parti à la tombée de la nuit et nous n'étions plus que tous les trois à la villa. La première fois depuis la disparition de sa fille.

— Pourquoi ? demandai-je. Victoria les aimait tellement.

— Justement..., nous les installerons dans une pièce où nous pourrions les admirer comme elle le faisait.

— Lily, je... Il faut que je vous parle.

Les traits fatigués de son visage se crispèrent. Je devais faire en sorte de ne pas rajouter plus de peine à son cœur.

— Je pense qu'il serait mieux pour vous que je parte m'installer sur le campus de l'université. Vous devez trouver un peu de paix.

— Non Zoé, il n'en est pas question, me coupa cette dernière sur un ton catégorique.

— Mais je ne peux pas !

Je m'écroulai en sanglots devant cette femme qui venait de perdre l'être qui lui était le plus cher. Je m'écroulai de faiblesse, de fatigue, devant cette mère qui préférait me prendre dans ses bras pour me consoler et qui paraissait oublier que j'étais celle qui avait vu les dernières secondes de vie de sa fille. J'étais celle qui ne l'avait pas sauvée, celle qui était restée. Je me détestai.

— Tu restes ici, me souffla-t-elle en continuant de me serrer le plus fort possible. C'est ce qu'aurait voulu Victoria. Arrête de t'en vouloir. Il n'y a qu'un seul responsable.

Dans un effort, je relevai ma tête pour la regarder.

— Vous êtes si forte. Comment faites-vous ?

— Je respire juste assez pour ne pas tomber à terre, alors je dois continuer jusqu'au jour où je ne pourrais plus. Je ne rirai plus de bonheur, je ne trouverai plus jamais un coucher de soleil magnifique. On ne peut tuer quelqu'un qui est déjà mort.

Je reculai de quelques pas pour partir m'asseoir sur le bord du lit. Lily, elle, resta debout.

— Pourquoi Faïz, Ray et William n'étaient pas présents aujourd'hui ? demandai-je sans grand espoir d'avoir une réponse.

Lily secoua rigoureusement sa tête en levant les bras, visiblement agacée par leur agissement.

— Je ne sais pas. Quelle que soit la raison, ils n'ont aucune excuse ! J'espère qu'ils ne font rien qui pourrait les mettre en danger.

À cet instant, la phrase de David me revint en mémoire. Nous devions nous réunir pour échanger des informations. L'idée de ressortir mon téléphone, rangé dans ma commode depuis des jours, ne me ravisait pas. Cela faisait une semaine que je vivais déconnectée du monde, de mes amis, de ma famille. J'avais laissé un long mail à mon père, expliquant la tragédie survenue au sein de la famille Matthew. Je lui avais demandé de ne pas me contacter pendant quelque temps, que je reviendrais vers lui de moi-même. Je savais que dès que j'allumerais ce petit appareil, si insignifiant lorsqu'il était hors tension, le monde entier viendrait à moi pour me tirer vers le haut, pour me tirer vers la vie, me rappelant que j'existais.